

Stadt Ettlingen und Ville d'Epernay (Hrsg. / Edition)

Yvette Lundy – Überleben, trotzdem!

Deportierte Widerstandskämpferin,
im Gespräch mit Jugendlichen aus Ettlingen und Epernay

Yvette Lundy – L'instinct de survie !

Résistante déportée,
en dialogue avec des jeunes d'Ettlingen et d'Epernay

verlag regionalkultur

Titel / Titre :	Yvette Lundy – Überleben, trotzdem! / Yvette Lundy – L'instinct de survie !
Herausgeber / Edition :	Stadt Ettlingen / Ville d'Epernay
Fließtexte / Textes :	Vanessa Cornet, Patrik A. Hauns, Sébastien Horzinski, Dorothee Le Maire
Interviewtexte / Textes des interviews :	Vanessa Cornet, Karin Herder-Gysser, Sébastien Horzinski, Dorothee Le Maire, Elodie Rouillon, Charly Rouillon
Übersetzungen / Traductions :	Vanessa Cornet, Béatrice Fischer, Rosemarie Floch-Roebruck, Karin Herder-Gysser, Sébastien Horzinski, Dorothee Le Maire, Micheline Pötschke
Idee und Konzeption / Idée et conception :	Patrik A. Hauns, Sébastien Horzinski, Dorothee Le Maire
Herstellung / Editeur :	verlag regionalkultur (vr)
Satz / Composition :	Jochen Baumgärtner (vr)
Umschlaggestaltung / Jaquette :	Jochen Baumgärtner (vr)

ISBN 978-3-89735-860-7

Bibliographische Information der Deutschen Bibliothek
Die Deutsche Bibliothek verzeichnet diese Publikation in der Deutschen Nationalbibliographie;
detaillierte bibliographische Daten sind im Internet über <http://dnb.ddb.de> abrufbar.

Diese Publikation ist auf alterungsbeständigem und säurefreiem Papier
(TCF nach ISO 9706) gedruckt entsprechend den Frankfurter Forderungen.

Alle Rechte vorbehalten. / © DR 2015 verlag regionalkultur

verlag regionalkultur
Ubstadt-Weiher · Heidelberg · Basel

Korrespondenzadresse:
Bahnhofstraße 2 · D-76698 Ubstadt-Weiher · *Telefon* 07251 36703-0 · *Telefax* +49 7251 36703-29
E-Mail kontakt@verlag-regionalkultur.de · *Internet* www.verlag-regionalkultur.de

Inhaltsverzeichnis / Table

Vorwort der Bürgermeister / Préface des maires	6
Vorwort der Jugendlichen / Préface des jeunes d'Epernay et d'Ettlingen	9
Das gemeinsame Projekt / Un projet commun	10
Yvette Lundy. Der Weg einer verschleppten Widerstandskämpferin aus der Marne /	
Yvette Lundy : L'itinéraire d'une résistante déportée de la Marne	12
Das Leben bis zum Zweiten Weltkrieg / La vie jusqu' à la Seconde Guerre mondiale	13
Waffenstillstand / L'armistice	16
Heimkehr / Le retour	19
Widerstand I / La résistance I	21
Widerstand II / La résistance II	23
Verhaftung / L'arrestation	24
Weg durch die Lager / Le trajet dans les camps	31
Ungebrochen überleben / Survivre malgré tout	42
Nach Schlieben / Direction Schlieben	48
Leben in den Lagern / La vie dans les camps	58
Befreiung / La libération	67
Rückkehr nach Frankreich / Le retour en France	70
Leben danach / La vie après	72
Anmerkungen / Notes	78
Bildnachweis / Crédits photographiques	83
Bibliographie / Bibliographie	83
Danksagung / Un grand merci à	84

Vorwort der Bürgermeister / Préface des maires

Liebe Leserinnen und Leser,

„Freundschaft,
das ist wie Heimat.“

Kurt Tucholsky

« L'amitié,
c'est comme une patrie. »

Kurt Tucholsky

Franck Leroy und Johannes Arnold
im Gedenken an die Gefallenen, 8.
Mai 2013 / Franck Leroy et Johan-
nes Arnold devant le Monument
aux Morts, 8 mai 2013.

als unsere Heimatstädte Ettlingen und Epernay 2013 den 60. Jahrestag ihrer Städtepartnerschaft feiern durften, ist uns im Rahmen der Feierlichkeiten und vielen Begegnungen einmal mehr eindrücklich bewusst geworden, wie tief und innig die Freundschaft unserer Städte mit ihren Menschen zwischenzeitlich geworden ist. Epernay ist vielen Bürgerinnen und Bürgern aus Ettlingen – und umgekehrt: Ettlingen ist vielen Bürgerinnen und Bürgern aus Epernay – in den letzten Jahrzehnten, ganz im Sinne von Kurt Tucholsky, ein Stück weit zur Heimat geworden.

Echte Freundschaft zeichnet sich aber auch dadurch aus, dass man den Blick nicht nur in die Zukunft, son-

Chers lecteurs,

En 2013, nos deux villes, Ettlingen et Epernay, ont envisagé de fêter le soixantième anniversaire de leur jumelage. Les festivités organisées et les nombreuses rencontres et échanges que nous avons partagés nous ont fait prendre conscience de l'importance croissante de l'amitié entre nos villes, devenue de plus en plus profonde avec le temps. Ces dernières décennies, Epernay est devenu pour de nombreux citoyens d'Ettlingen – et en retour Ettlingen est devenu pour de nombreux Sparnaciens – une seconde patrie, au sens de Kurt Tucholsky.

Etre capable de porter son regard non seulement vers l'avenir, mais également vers le passé, c'est également cela, la véritable amitié. Car les liens qui rendent possible une amitié si authentique et si durable sont tout particulièrement noués par le respect de la mémoire de chacun et par une attention portée aux événements du passé. Pour nous, célébrer ensemble à Epernay la fin de la Seconde Guerre mondiale, le 8 Mai 2013, a été un moment plein d'émotion.

Cet événement a également été le point de départ de la réalisation de cet ouvrage. En lien avec les « Ateliers historiques d'Ettlingen » – dans lesquels de jeunes gens échangent avec des témoins de l'histoire – a germé l'idée de conduire un projet similaire avec Yvette Lundy et des jeunes de nos deux villes. De tels témoignages permettent de rencontrer l'Histoire. Des jeunes gens d'Epernay et d'Ettlingen ont ainsi approché de près, grâce au témoignage direct d'Yvette Lundy, cette période inhumaine et criminelle de la dictature nazie. Pour tous les jeunes participants, mais également pour Yvette Lundy, qui malgré ses 98 ans sait rendre vivants ses souvenirs avec un esprit et avec un charisme extraordinaires, ces longs échanges ont été très émouvants. Cette rencontre restera sans aucun doute inoubliable aussi bien pour les jeunes que pour leurs accompagnateurs adultes.





CONSTANCE ALZON: *Ich würde gerne wissen, wie Sie beim Waffenstillstand reagiert haben?*

YVETTE LUNDY: *Der Waffenstillstand, das war ein Schock, eine Brutalität ... Vorsicht! Von welchem Datum sprechen Sie? Als wir die Arme gesenkt haben?*

CONSTANCE ALZON: *Ja.*

YVETTE LUNDY: *Ah, einverstanden. Nun, das war eine Kränkung. Man hatte nicht den Mut, weiter zu machen. Es gab innenpolitische Probleme. Es gab da den Blick Hitlers, der, natürlich, bis zu uns vordringen wollte und natürlich auch bis Spanien. Und diese Reaktion, diese ist eine Brutalität, auf eine umso traurigere Weise spektakulär, denn, der Krieg wurde am 3. September 1939 erklärt und bis zum 10. Mai 1940 gab es Krieg, ja, es gab auch einige Tote. Wenn ich sage „einige Tote“, ein Toter ist immer zu viel. Es gab einige Tote, aber man sprach nicht vom „richtigen Krieg“. Es waren Auseinandersetzungen an der Grenze. Zum Beispiel um Forbach herum gab es einige Tote, aber einige Tote, das bedeutet einige Familien trugen Trauer, es waren einige menschliche Dramen. Und dann plötzlich, der brutalste Schock, das war bei Tagesanbruch am 10. Mai um 4 Uhr morgens, als uns Jagdbomber überstürzt das Bett verlassen ließen, während man sich fragte: „Aber was ist denn das? Aber was ist denn das?“ Wir waren überrascht, sprachlos, fassungslos. Und dann, ganz plötzlich, mussten mein Vater, meine Schwester und einer meiner Brüder in aller Eile den Hof verlassen und mitnehmen, was sie tragen konnten. Eine erste Etappe in Oger, dieses Dorf, in dessen Nähe wir gestern waren, und dann einige Tage später, war es die brutale Invasion, und wir waren Teil eines solchen Exodus, wie man ihn manchmal in anderen Ländern sieht. Und jedes Mal, wenn ich eine Menschenmenge sehe wie diese – die, wie ich sage, mit ihrem Bündel weggeht – in Afrika sieht man diese leider sehr oft und anderswo auch. ... Meine Schwester und Papa sind im Auto weggefahren. Aber man musste Benzin finden, um es befüllen zu können. Wir hatten ein Relais in der Vendée, im Südwesten. Aber ich als Beamtin, Lehrerin und Rathaussekretärin, hatte nur das Recht, in Extremsituationen meinen Posten zu*



Waffenstillstand / L'armistice

CONSTANCE ALZON : *J'aimerais savoir, comment avez-vous réagi lors de l'armistice ?*

YVETTE LUNDY : *L'armistice, ça a été un choc, une brutalité... Attention ! Vous parlez de quelle date ? Quand on a baissé les bras ?*

CONSTANCE ALZON : *Oui.*

YVETTE LUNDY : *Ah, d'accord. Donc, ça a été une offense. On n'a pas eu le courage de continuer. Il y avait des problèmes de politique intérieure. Il y avait un regard d'Hitler qui, évidemment, voulait venir jusque chez nous, et même jusqu'à l'Espagne, évidemment. Et, cette réaction, c'est une brutalité, d'autant plus tristement spectaculaire que la guerre avait été déclarée le 3 septembre 1939 et, jusqu'au 10 mai 1940, il y avait la guerre. Oui, il y a eu quelques morts. Quand je dis « quelques morts », un mort c'est toujours trop. Il y a eu quelques morts mais on n'a pas parlé de « guerre guerroyante ». C'étaient des accrochages sur la frontière. Par exemple autour de Forbach, il y a eu quelques morts ... mais quelques morts, c'est quelques familles qui sont en deuil, quelques drames humains. Et puis tout à coup le choc le plus brutal, ça a été le réveil du 10 mai 1940 à quatre heures du matin, par des forteresses volantes qui nous ont sortis précipitamment du lit, en se disant : « Mais qu'est ce que c'est ? Mais qu'est ce que c'est ? » Nous étions surpris, abasourdis, effarés. Et puis tout à coup, il a fallu en quelques jours, mon père, ma soeur et un de mes frères quitter précipitamment la ferme en emmenant ce que l'on pouvait. Une première étape à Oger, et puis quelques jours après, c'était l'invasion brutale et on a fait partie de ces exodes que l'on voit parfois dans d'autres pays. Et chaque fois que je vois une foule de gens – malheureusement en Afrique on en voit fréquemment et ailleurs aussi – partir avec leur baluchon... Ma soeur et papa étaient partis avec la voiture. Mais il fallait trouver de l'essence pour mettre dedans. Nous avions un relais en Vendée, dans le sud-ouest. Mais moi, étant fonctionnaire, institutrice et secrétaire de mairie, je n'avais le droit de quitter mon poste qu'en extrême. Et il y avait dans le village, qui campait, le 151^{ème} régiment d'infanterie de Metz, qui était là. Moi j'ai dit : « Je ne pars pas. » Les habitants étaient partis, les élèves étaient partis avec leurs*

verlassen. Und in dem Dorf kampierte das 151. Infanterieregiment von Metz. Also sagte ich: „Ich gebe nicht.“ Die Einwohner waren gegangen, die Schüler waren natürlich mit ihren Eltern gegangen, und ich wollte nicht gehen, weil es meine Pflicht war, auf meinem Posten zu bleiben. Nachts klopfte ein Militärangehöriger des 151. Infanterieregiments aus Metz an meine Tür und sagt: „Sie müssen gehen! Wollen Sie öffnen? Haben Sie ein Bett? Wir bringen einen Verletzten.“ Und es war ein Senegalese, der in diesen Wäldern verletzt wurde, die wir gestern durchquert haben, und sie suchten ein Bett. Selbstverständlich habe ich mein Bett gegeben und gleich danach haben sie gesagt: „Sie wissen, Sie müssen gehen, der Krieg kommt immer näher, man tötet nur zwei km von hier, es ist nicht klug, wenn Sie hier bleiben.“ Zu dieser Zeit war die große Mehrheit der Einwohner bereits gegangen. Ich nahm mein Fahrrad, ein Kilo Zucker und einen Camembert – das amüsiert Sie vielleicht, aber ich habe immer einen Überlebensgedanken, dieser geht auch durch den Magen ebenso wie durch den Kopf. Ich nahm also mein Fahrrad und ich habe mich – ich sage es im Buch – im Zickzackkurs fortbewegt, als Straßenkarte hatte ich die Sonne – zum Glück war es zu dieser Zeit schön. Ich komme 40 km vor Epernay an und ein Militärangehöriger gibt mir ein Zeichen. Es waren viele Menschen da, natürlich war ich nicht alleine, aber unabhängig, diesen Vorteil hatte ich. Ein Militärangehöriger gab mir ein Zeichen, geradeaus zu gehen.

Da war eine Menschenmenge, das ist klar, Leute, die mit Schubkarren weggingen, mit einem Kinderwagen, mit einem Pferd, mit einem Esel usw., das war ein großes Durcheinander. Er gibt mir ein Zeichen und zwingt mich, in diese Richtung zu gehen. Ich sage zu ihm: „Aber ich möchte nicht in diese Richtung gehen.“ Er antwortet: „Sie haben kein Recht dazu.“ Aber ich habe gesagt: „Ich nehme es mir!“ Und so war ich ungehorsam, ich musste ihm nicht gehorchen, und so bin ich nach rechts gegangen in Richtung Montargis. Ich war kaum vier oder fünf Kilometer unterwegs, da bombardierten die Italiener, die an diesem Tag Frankreich den Krieg erklärt hatten, alle Flüchtlinge. Es gab Tote, eine große Anzahl Tote. Also hatte ich einen Überlebensinstinkt, ich wusste nichts davon, aber ich wollte mich nicht in eine Menge stürzen. Ich sagte zu mir: „Ich radle besser ganz alleine auf einer Straße!“ Und an diesem Tag, meine Tochter erinnerte mich kürzlich daran: „Du sagtest uns, du hättest in Montargis übernachtet

parents, évidemment. Je ne voulais pas partir parce que c'était mon devoir de rester à mon poste. Et, dans la nuit, un de ces militaires du 151^{ème} régiment de Metz frappe à ma chambre et dit : « Il faut partir ! Voulez-vous ouvrir ? Avez-vous un lit ? Parce que nous amenons un blessé. » Et il y avait un Sénégalais qui avait été blessé dans les bois à proximité et ils cherchaient un lit. Evidemment j'ai donné mon lit et aussitôt ils m'ont dit : « Vous savez, il faut partir, la guerre se rapproche et on tue à deux kilomètres d'ici, ce n'est pas prudent que vous restiez. » A ce moment-là, les habitants étaient partis en grande majorité. J'ai pris mon vélo, avec un kilo de sucre et un camembert – ça vous amuse, peut-être, ça, mais j'ai toujours la réaction de survie, ça passe aussi par l'estomac autant que dans la tête. J'ai pris mon vélo et j'ai fait le trajet, en zigzag – comme carte routière j'avais le soleil. Heureusement, il faisait beau à ce moment-là. J'arrive, 40 kilomètres au sud d'Epernay, et un militaire me fait signe. Il y avait du monde, je n'étais pas seule évidemment, mais indépendante, j'avais cet avantage. Un militaire me fait signe d'aller tout droit. Il y avait une foule, évidemment, de personnes qui partaient avec une brouette, avec une voiture d'enfant, avec un cheval, avec un âne, et caetera – c'était la grande pagaille. Il me fait signe, il m'oblige à aller dans ce sens. Je lui dis : « Moi, je ne veux pas aller par là ! » Il dit : « Vous n'avez pas le droit ! » Mais j'ai dit : « J'le prends ! » Et, bien m'en a pris de désobéir, je n'avais pas à lui obéir déjà, je suis allée sur la droite, en direction de Montargis, et je n'avais pas fait quatre ou cinq kilomètres que les Italiens – c'était le jour où ils déclaraient la guerre à la France – venaient bombarder tous ces réfugiés. Il y a eu des morts, des morts en quantité. Donc, j'ai eu un instinct de survie, je n'en savais rien, parce que je ne voulais pas me mêler dans la foule. J'ai dit : « Je pédalerai mieux toute seule sur une route ! » Et ce jour-là, ma fille me le rappelait récemment : « Tu nous as dit que tu étais allée dormir à Montargis. » Gionges – Montargis : 140 kilomètres. C'est fou ce qu'on a comme force, quand on a cette volonté, ce destin. Il y a un destin qui vous pousse dans ces conditions-là. J'ai eu la chance. Au premier pavillon, je n'en pouvais plus, c'est pas la peine de le dire, bien entendu, j'étais fatiguée ! Je sonne à l'un des premiers pavillons à l'entrée de Montargis. Et j'explique la situation. Ils n'avaient pas encore vu de réfugiés, alors je leur



AVERTISSEMENT

Tout Français qui prend les armes contre les forces allemandes d'occupation ou qui donne son appui à des entreprises affaiblissant la défense allemande, se met en dehors du droit des gens et sera traité sans merci de franc-tireur. Les habitants du pays doivent se rendre compte clairement que les groupes de terroristes ou les bandits transforment en champ de bataille toute commune qui leur donne asile, les ravitaille ou leur donne des renseignements et attireront sur eux les suites de la guerre civile et de la révolte.

Toute localité dans laquelle ou dans les environs de laquelle auront lieu des attentats sur des Allemands doit s'attendre à être détruite en combat.

Le Befehlshaber Nordostfrankreich

ARCHIVES

WARNUNG

Jeder Franzose, der die Waffen gegen die deutschen Besatzungskräfte erhebt oder Massnahmen unterstützt, die die deutsche Verteidigung schwächen, stellt sich ausserhalb des Völkerrechts und wird ohne Gnade als Freischärler behandelt. Die Bewohner des Landes müssen sich darüber klar sein, dass Terrorgruppen oder Banditen jede Gemeinde, die ihnen Unterkunft, Versorgung oder Nachrichtenhilfe gewährt, zum Kampffeld machen und damit die Folgen des Bürgerkrieges und Aufstandes auf sie lenken.

Jede Ortschaft, in der oder in deren Nähe Überfälle auf Deutsche stattfinden, muss damit rechnen, im Kampfe vernichtet zu werden.

Der Befehlshaber Nordostfrankreich

*Warnung an die Bevölkerung des besetzten Frankreich /
Avertissement à la population de la France occupée*

Widerstand I / La résistance I

MARINE LENOIR: *Was war es, das Sie zur Widerstandskämpferin werden ließ?*

YVETTE LUNDY: *Aber, d.h., ich werde ein Bild wählen. Sie sind bei sich zu Hause, man klopft und Sie sagen „Herein“, wenn Ihnen dies Freude bereitet. Aber wenn man eintritt, ohne zu klopfen, dann ist das jemand, der stört. Nun, 1939 wurden wir überfallen, von einem Eindringling, der nicht zu Ihrer Generation gehörte – ihr, das Bravo für die Zukunft! – Und man hatte die Grenzen Frankreichs durchbrochen, ohne um Erlaubnis gefragt zu haben, eintreten zu dürfen. Und was tun, um sie zum Geben zu veranlassen? Mit den Mitteln, die da waren, etwas zu tun, um zu vermeiden, dass diese Invasion dauert und dauert. Der Krieg hat dennoch fünf Jahre gedauert. Also es ist ein Reflex. Umso natürlicher bei mir und meiner Familie, die wir, wohnhaft im Norden von Reims, Kriege bereits kannten. Meine Großeltern kannten den Krieg von 1870. Und meine Eltern kannten den Krieg 14–18 mit all seinen Dramen – nun, ich werde keine Details nennen – von dem, was in der Seele, im Herzen, in der Erinnerung schreckliche Spuren hinterlassen hatte. Es war also ein Reflex.*

Man ist zu Hause, lässt uns zu Hause. Wenn ich Sie einlade, dann ist das aus freien Stücken, aber wenn Sie sich brutal Zugang verschaffen, in dem Sie mit den Füßen stampfen, indem Sie Ihre Gesetze aufzwingen, dort habe ich ein Recht auf meine Privatsphäre!

LARA POLLICH: *Welche Gründe und welche Motivation hatten Sie, sich im Widerstand gegen die deutschen Besatzer zu engagieren?*

YVETTE LUNDY: *Das ist ein bisschen das, was ich geantwortet habe. Sie hatten Stiefel, Helme und Waffen. Also war es normal, dass man sie nicht zum Essen nach Hause eingeladen hat!*

DOMINIK KUTJIA: *Gab es bereits eine bestehende Gruppe, der Sie sich anschließen konnten, oder wie haben Sie die Menschen gefunden, die mit Ihnen im Widerstand gekämpft haben? Das war sicherlich eine Vertrauenssache?*

YVETTE LUNDY: *Es war eine Frage des Vertrauens, eine spontane Antwort, sie wurde nicht vorbereitet, da die Invasion brutal war. Der Widerstand ist nur durch die Gegenwart des deutschen Militärs auf unserem Boden entstanden. Also als Belagerer. Und in meiner Familie, wie ich Ihnen bereits sagte, gibt es einen Mo-*

MARINE LENOIR: *Alors, qu'est ce qui vous a incité à devenir résistante ?*

YVETTE LUNDY: *Mais, c'est-à-dire que, je vais prendre une image. Vous êtes chez vous, on frappe. Vous dites : « Entrez ! », si ça vous fait plaisir. Mais lorsqu'on entre chez vous sans frapper, c'est quelqu'un qui vient gêner. Or, en 1939, nous avons été envahis, par un envahisseur qui n'était pas de votre génération – vous, bravo pour l'avenir ! – Et on avait forcé les frontières de la France, sans demander l'autorisation d'entrer. Et comment les faire sortir ? Avec les moyens du bord, qui étaient de faire quelque chose, pour éviter que cette invasion dure et dure. La guerre a quand même duré cinq ans. Donc, c'est un réflexe. Et un réflexe d'autant plus naturel chez moi que ma famille, habitant le nord de Reims, a connu les guerres. Mes grands-parents ont connu la guerre de 1870. Et mes parents ont connu la guerre de 14–18, avec tous les drames – enfin, je ne fais pas de détails, là – qui laissaient dans l'âme, dans le cœur, dans le souvenir, des traces terribles. Ce fut donc un réflexe. On est chez nous, laissez-nous chez nous. Si je vous invite, c'est de grand cœur, mais si vous entrez bruyamment, en tapant des pieds, en imposant vos lois, là, j'ai droit à mon intimité !*

LARA POLLICH: *Quelles étaient les raisons et la motivation de vous engager dans la résistance contre les occupants allemands ?*

YVETTE LUNDY: *C'est un peu ce que j'ai répondu. Ils sont entrés bottés, casqués, armés. Donc il était normal qu'on ne les invite pas à venir manger à la maison !*

DOMINIK KUTJIA: *Existait-il un groupe déjà constitué auquel vous pouviez vous rallier, ou comment avez-vous trouvé les personnes qui ont lutté avec vous dans la Résistance ? C'était sûrement une question de confiance ?*

YVETTE LUNDY: *C'était une question de confiance, une réponse spontanée, qui n'avait pas été préparée puisque l'invasion était brutale. La Résistance ne s'est faite qu'avec la présence des militaires allemands sur notre terrain. Donc, en envahisseurs. Et, dans ma famille, comme je vous le disais, on savait ce que c'était que les guerres. Et les mauvais souvenirs qu'elles laissent ! Ce fut*

